

Marc-Antoine Pérouse de Montclos

PERSPECTIVE HISTORIQUE SUR LA GUERRE ET LA VILLE EN AFRIQUE DE L'OUEST

LE CAS DU NIGERIA

« Si vous avez aimé Beyrouth, vous adorerez Mogadiscio », disait l'ambassadeur américain au moment de quitter la capitale somalienne en train d'être mise à sac par des seigneurs de guerre sans foi ni loi. De Monrovia à Brazzaville en passant par Kampala ou Kigali, le continent africain nous a habitués à l'image de ces villes en ruines, dévastées par des hordes de combattants et peuplées de pauvres hères ayant tout perdu lors des affrontements. La couverture médiatique de tels paysages urbains, pourtant, présente toujours l'attrait de la nouveauté et les sociétés noires ont longtemps fait figure de civilisations fondamentalement rurales. Aussi a-t-on oublié que, dès avant la colonisation, la ville en guerre de l'Afrique subsaharienne avait, comme dans l'Europe médiévale, connu à peu près toutes les figures du genre.

En réalité, les traumatismes de la région – ce qu'on appellerait aujourd'hui des crises humanitaires – ont précipité des formes d'urbanisation résultant spécifiquement de situations de conflits. À cet égard, une remise en perspective historique ne présente pas pour seul intérêt de rappeler les diverses variantes de tels processus; au bénéfice d'une approche comparative, la démarche a également pour avantage de montrer en quoi l'aide humanitaire et l'intervention d'organisations internationales ont pu bouleverser les modalités d'une urbanisation de crise, faisant de la ville à la fois un refuge et un enjeu militaire.

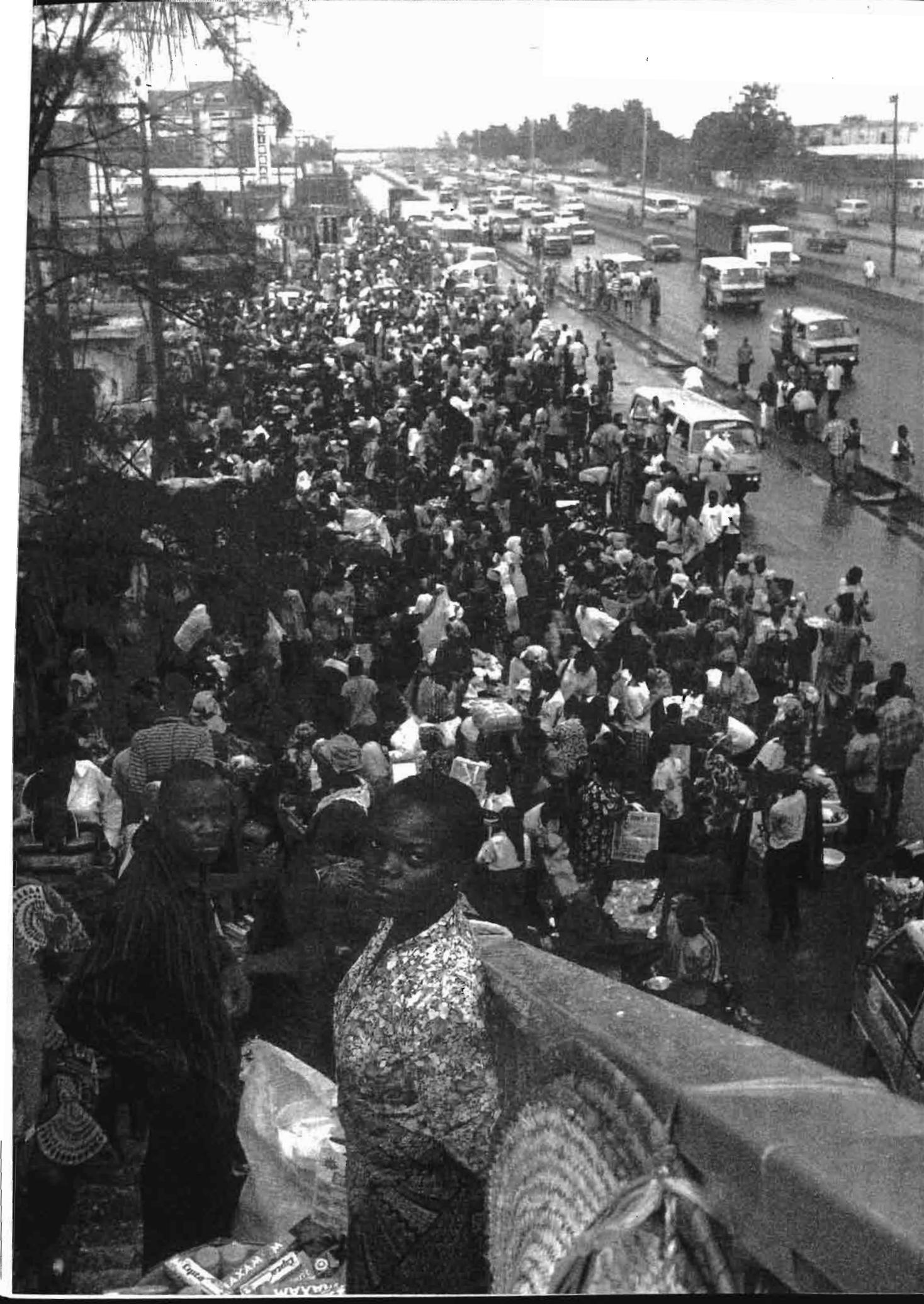
Une civilisation urbaine détruite par la guerre

Pays le plus peuplé d'Afrique, le Nigeria constitue, de ce point de vue, un terrain original, où se sont développées des formes d'urbanisation primaire qui ne devaient rien à des modèles coloniaux ou importés du

monde arabe. En effet, les Yorouba du sud-ouest de l'actuel Nigeria connaissent des agglomérations qui comptent parmi les plus importantes du continent avant l'arrivée des Européens au XIXe siècle. La région est à l'époque sous la férule de l'empire d'Oyo, une civilisation urbaine qui ne cache pas son mépris pour les « péquenots de la brousse », dits *ara-oko* en yorouba. Des quatre provinces constitutives de l'empire, celles « de droite » – *ekun otu* – et « de gauche » – *ekun osi* – sont assurément plus prestigieuses que les campagnes, considérées comme des terres de conquête – *ihu amona* – et qualifiées de « sales » contrées – *ibolo*, pleines de « mauvaises herbes » – *epo*!

À la fin du XVIIIe siècle, cependant, cet empire d'Oyo n'arrive plus à gérer une expansion territoriale trop rapide et s'écroule, ouvrant la voie à une crise de succession qui provoque une guerre civile d'environ cent ans¹. Marquées par l'émergence de seigneurs de guerre qui cherchent à supplanter l'aristocratie royale, les luttes internes pour le pouvoir opposent une noblesse militaire *ya-t-en-guerre*, regroupée au sein du Conseil de l'*Oyo Mesi*, et une classe marchande, les *Alaafin*, qui réclame la paix pour prospérer. Les vides politiques à la tête de l'empire favorisent également l'incursion d'outsiders, avec l'islamisation du nord du pays yorouba par les Peuls dans les années 1820 puis, au milieu du siècle, l'établissement des Britanniques sur la côte et, de là, l'ouverture de nouvelles routes commerciales vers l'hinterland. L'introduction, à partir

1. Law Robin, (1977), *The Oyo Empire, c.1600-c. 1836 : a West African imperialism in the era of the Atlantic slave trade*, Oxford, Clarendon Press; Ajayi J.-F. Ade & Smith Robert, (1964), *Yoruba warfare in the nineteenth century*, Ibadan, Cambridge University Press.



Lagos, Mile 12 market (vêtements).

de 1821, d'armes à feu achetées aux Européens change la nature de ces affrontements fratricides et fait des ravages bien plus importants. Les batailles qui s'engagent alors font figure de guerre totale et n'ont plus rien à voir avec les petits raids *agannigan*, qui consistaient à razzier des esclaves ou à kidnapper des otages. Les combats finissent par affecter les deux tiers du pays yorouba.

Un bon nombre de localités n'échappent pas à une destruction plus ou moins totale, à l'instar d'Owu Ipole, Erunmu, Okolo, Mowo et Ogbere dans les années 1821-1825². Ijaye, par exemple, perd plus de 90 % de sa population vers 1829. Les conflits ethniques, en l'occurrence, se conjuguent aux affrontements entre les divers clans yorouba. Dans la région d'Ilorin, au nord, la poussée des Noupé avait déjà eu des conséquences semblables sur les petites bourgades des Igbomina, un peuple assez proche des Yorouba. Oba avait été détruite vers 1750; Igbole, incendiée dans les années 1770; Odo Eku et Kanko, désertées à peu près à la même époque; les habitants de Bagidi, quant à eux, avaient été emmenés en captivité comme esclaves. Dans les années 1820, la guerre sainte des Peuls musulmans, la *jihād*, prit ensuite le relais. D'après des historiens, la tourmente est telle qu'en 1900, aucun village igbomina n'a plus d'un siècle; tous ont dû, à un moment ou un autre, changer d'emplacement³.

Les combats ne sont pas d'ailleurs la seule cause du dépeuplement des villes. Chez les Yorouba, le siège d'Owu, qui dure plus de cinq ans, provoque ainsi une famine appelée *popondo*, du nom de la fève que ses habitants en sont réduits à manger. La ville, centre de richesses, attise également la convoitise des guerriers du fait de ses ressources alimentaires. La localité ijasha de Gbogé, par exemple, n'est pas seulement attaquée parce que l'ennemi s'y est replié, mais aussi parce qu'elle contient de précieuses réserves de provisions en période de disette, dans la première moitié du XIXe siècle. Famines et conflits entretiennent d'étroites corrélations : l'un attise l'autre et inversement, à l'image de ce que l'on observe dans des régions d'Afrique moins riches sur le plan agricole⁴. Cocktail explosif, l'un et l'autre contribuent à pousser les populations sur les chemins de l'exode, ce qui, à l'analyse, rend très difficile la distinction entre les facteurs politiques, militaires et économiques des migrations forcées.

À première vue, la guerre paraît donc antinomique de l'urbanisation. Les affrontements obligent souvent les citadins à se disperser dans la forêt et à en revenir à des activités agricoles pour se nourrir, les circuits commerciaux étant interrompus par les hostilités⁵. Les villes sont pillées pour des raisons tout à la fois stratégique, symbolique, économique et politique. La destruction des centres urbains a valeur d'exemple et relève de la démonstration de puissance. Ainsi au début des années



Figuration d'un couple royal ou d'un combat rituel entre prétendants au titre de l'Oni.

1820, le roi des Noupé attaque des dissidents réfugiés parmi les Peuls d'Ilorin : bien mal lui en prend, puisqu'en retour, sa capitale, Raba, est rasée lors d'une contre-attaque⁶. L'évacuation des villes, il est vrai, ne dure qu'un temps. Au final, la guerre s'avère aussi précipiter l'urbanisation de la région.

2. Gleave M.B., (1963), « Hill settlements and their abandonment in Western Yorubaland », *Africa* vol. 33, p. 343-51.

3. Afolayan Funso, (1998), « War and Change in 19th Century Igbomina », in Akinjogbin Adeagbo, (éd.), *War and Peace in Yorubaland, 1793-1893*, Ibadan, Heinemann Educational, p. 81.

4. Rubenson S., (août 1991), « Environmental Stress and Conflict in Ethiopian History : Looking for Correlations », *The Human Environment, AMBIO*, vol.20, n° 5, p. 179-82.

5. Ekanade Olusegun & Aloba Oluwole, (1998), « 19th Century Yoruba Warfare : The Geographer's Viewpoint », in Akinjogbin Adeagbo, (éd.), *War and Peace in Yorubaland, 1793-1893*, Ibadan, Heinemann Educational, p. 21-31.

6. Danmole H.O., (1992), « Crises, Warfare, and Diplomacy in Nineteenth Century Ilorin », in Falola Toyin & Law Robin (éd.), *Warfare and diplomacy in pre-colonial Nigeria*, Madison, University of Wisconsin, African Studies Program, p. 42.

Plusieurs cas de figures se présentent, à commencer par la conquête et le repeuplement des sites abandonnés, à l'image du clan des Oyo, qui occupe la ville egba d'Ijaye en 1831, ou des Awori de Lagos, qui s'emparent d'Epe en 1852. La courbe démographique des villes en temps de guerre suit le déplacement des lignes de front et l'évolution des rapports de force militaires. La victoire fait du siège urbain d'un pouvoir triomphant un indéniable centre d'attraction pour les populations environnantes. Avant-poste de la poussée des Peuls vers le sud, Ilorin connaît ainsi le faîte de sa gloire en période de conquête militaire, avec 70 000 habitants vers 1850, 100 000 dans les années 1890 mais seulement 36 000 en 1911, date du premier recensement entrepris au Nigeria par le colonisateur britannique, qui vient de battre les armées musulmanes du nord⁷. De même, la « banlieue » de Modakeke, place forte qui compte près de 60 000 habitants en 1884, se révèle bien plus peuplée que le « centre-ville » d'Ile-Ife, défait à plusieurs reprises, et qu'Ipetumodu, une bourgade d'une dizaine de milliers d'âmes où les Britanniques ont l'intention de parquer les guerriers Modakeke, trop menaçants à leur goût⁸.

Au contraire, des bourgades telles qu'Ikoyi et Gbogun, vaincues après être passées des mains de l'empire d'Oyo à celui des « jihadistes » d'Ilorin, se repeuplent lentement. Peu d'Ondo, pour leur part, reviennent s'installer dans leur vieille capitale, Ode-Ondo, à partir de 1871. Ile-Ife a également du mal à se relever de sa complète destruction en 1882; elle ne compte que 36 000 âmes au recensement de 1911. Il arrive aussi que le vainqueur interdise expressément la reconstruction de la capitale des vaincus, ce qui est le cas de l'*ooni* d'Ile-Ife, la plus haute autorité spirituelle de la région, vis-à-vis des habitants d'Owu, qui avaient transgressé un tabou en s'attaquant au sanctuaire religieux du pays yorouba.

Les stratégies de fuite : de la dispersion rurale à la concentration urbaine

Les stratégies de survie par la dispersion rurale ou la concentration urbaine ne sont finalement pas contradictoires : tout dépend de la valeur refuge des villes et de leurs systèmes de défense, généralement sur des collines réputées imprenables, à l'image d'Abeokuta, d'Ado-Awaye, d'Eruwa, d'Ibadan, d'Igberi, d'Idanre, d'Igbajo, d'Ikere ou d'Oke-Iho. En temps de guerre, les flux de populations sont pour beaucoup fonction des protections qu'offre le milieu rural ou urbain. Sur la côte, le clan des Awori, par exemple, va d'abord s'abriter à Lagos pour échapper aux affrontements de l'arrière-pays et aux raids esclavagistes; à l'inverse, il retourne dans les villages environnants lors du bombardement de la ville par les Britanniques en 1851⁹.

Le phénomène le plus classique d'une urbanisation de guerre est tout simplement l'installation de réfugiés dans les villes déjà existantes : les habitants d'Isikan et Isolo à Akure; les Oyo d'Eko Ende et Ilobu à Oshogbo; ou les Ijebu d'Ofin, Makun, Epe, Oke-Agbo, Iwoye et Ojowo à Ikorodu... Des bourgades comme Ogbomosho, Iwo, Saki, Okeho, Ile-Ife, Iganna et Ikere-Ekiti prennent en conséquence une dimension inconnue jusqu'alors. D'après les récits des missionnaires de l'époque, Ijebu-Ode, Ejigbo, Iwo et Oshogbo comptent ainsi 60 000 habitants chacune dans les années 1890. Oshogbo, en particulier, est littéralement submergée par les réfugiés oyo, devenus bien plus nombreux que les autochtones ijsha. Ile-Ife, quant à elle, accueille également de nombreux réfugiés oyo car elle est préservée des attaques grâce à sa puissance militaire, à sa localisation au milieu de la forêt et à l'immunité que lui procure son statut de centre religieux.

Plus original est le cas du déménagement de villes entières qui, pour échapper aux conflits, sont rebâties dans des endroits plus sûrs, comme à Idanre, Oke-Iho, Igberi et Eruwa. Avant-poste militaire de l'empire d'Oyo au XVI^e siècle, le vieil Ede, Ede-Ile, doit ainsi se déplacer à cause de la conquête d'Ilorin par les Peuls et de la destruction d'Oyo-Ile, qui précipitent bien des Yoruba en direction des forêts tropicales du Sud. La ville se reconstruit vers 1818 sur le versant opposé de la rivière Oshun. Définitivement rasée en 1836, la vieille capitale impériale, Oyo-Ile, est, pour sa part, transférée à Atiba l'année suivante, avant d'être rétablie sur le site d'Oyo qu'on lui connaît actuellement et où elle se développe assez vite, avec 80 000 habitants dans les années 1890. De même en pays igbomina, Oba et Yara se retrouvent respectivement à Oba Ofaro et Ila Orangun, tandis que les habitants de Kanko se regroupent dans un conglomérat de neuf villages, Ekunmesan Oro, et que les réfugiés d'Ile-Ire s'installent à Erinmope en pays ekiti. Les habitants d'Aun, eux, fondent une nouvelle ville à Share, en bordure du pays noupé.

En effet, et c'est sans doute un des phénomènes urbains les plus surprenants du Nigeria pré-colonial, on assiste aussi à la création *ex-nihilo* d'agglomérations initialement organisées sur la base de campements provisoires par des réfugiés venus d'horizons divers. De tels établissements, en l'occurrence, ne répondent pas qu'à des dynamiques de fuite. Ils correspondent également à des logiques politiques, militaires et commer-

7. Olomola G.I.O., (1998), « Demographic Effects of the 19th Century Yoruba Wars », in Akinjogbin Adeagbo, (éd.), *War and Peace in Yorubaland, 1793-1893*, Ibadan, Heinemann Educational, p. 371-9.

8. Johnson Samuel, (1921), *The History of the Yorubas*, Lagos, CSS, p. 558.

9. Barnes S.T. (1986), *Patrons and Power : Creating a political community in metropolitan Lagos*, Bloomington, Indiana University Press, p. 21.

ciales qui posent les bases d'un développement durable. Les procédures suivies soulignent souvent l'importance des rivalités pour le pouvoir : la guerre contre les Egba d'Abeokuta, par exemple, amène les Egbado à entrer en dissidence et, finalement, à créer leur propre ville, Ayetoro, en 1904. D'autres fois, les processus urbains mettent plutôt en évidence des dimensions plus strictement tactiques. Sur le champ de bataille de Kiriji au milieu des années 1880, les deux camps militaires en présence s'engagent dans une guerre d'usure et se transforment à l'usage en véritables agglomérations, avec une enceinte, des marchés et des potagers¹⁰. À la même époque, la forteresse de la coalition *Ekitiparapo* à Imesi-Ile, en bordure du territoire ennemi d'Ibadan, prend l'allure d'une ville de garnison. En 1886, Imesi-Ile rassemble quelque 40 000 hommes en armes et environ 8 000 « civils » : ces chiffres sont deux fois supérieurs à ceux d'Ilesha, la plus grosse bourgade des territoires contrôlés par l'alliance *Ekitiparapo*¹¹!

La transplantation de citadins cherchant à échapper aux affrontements et à reproduire leur localité ailleurs n'est donc pas le seul mode d'urbanisation en temps de guerre. Dans bien des cas, plusieurs communautés décident de se regrouper pour des raisons de sécurité et de convenance économique, donnant naissance à des villes nouvelles et « cosmopolites » comme Shagamu et Ijebu-Igbo dans les années 1890. Ago-Iwoye serait ainsi la réunion de sept villages, tandis que Igbo-Ora rassemble les communautés de Pako, Igbole, Iberekodo et Sagunun dans les années 1840. De leur côté, les Egba chassés d'Illaro, Erinja, Ilobi et Eyo convergent sur Oke Adan. Les Egba d'Owu, eux, s'en vont d'abord à Erunmu et Owu-Ikija, des cités vassales ou alliées, puis fondent Abeokuta vers 1831 : une initiative réussie puisque l'agglomération croît à une vitesse extraordinaire et abrite environ 60 000 habitants au milieu du XIXe siècle¹². Peuplée de migrants en provenance des clans Edo, Ekiti, Owo et Yagba, la bourgade d'Oka, en pays akoko dans la région de l'Ondo, bénéficie pareillement de l'apport démographique des réfugiés des environs : elle résiste bien aux affres d'un siège auquel les Noupé renoncent en 1881, et compte quelque 10 000 âmes au début du XXe siècle¹³. Le cas le plus célèbre est certainement celui d'Ibadan à partir de 1821. Fondée par les victimes des guerres fratricides entre clans yorouba, la localité devient une puissance militaire de première importance, avec 70 000 habitants vers 1850 et 175 000 au recensement de 1911, ce qui en fait alors l'agglomération la plus peuplée d'Afrique après Le Caire!

Des difficultés de l'insertion urbaine

L'arrivée du colonisateur bouleverse évidemment ces processus migratoires : notamment parce que sont tracées des frontières administratives et internationales

qui, à l'avenir, vont donner un statut d'étranger au réfugié les traversant. En 1915, par exemple, la répression par les Français de la révolte *Oho* précipite des Yorouba du Dahomey vers le Nigeria britannique. Ceci a pour résultat de changer arbitrairement la nationalité de populations par ailleurs fort proches, à commencer par le clan yorouba des Sabe, qui avait d'abord fui la poussée « jihadiste » des Peuls à Iwoye au début du XIXe siècle puis la colonisation française du Dahomey à Iselu dans les années 1890. La capitale de leur royaume de Ketu, Oho-Ije, est détruite et les réfugiés fondent, en l'occurrence, des campements qui, avec le temps, s'agglomèrent et forment de petites conurbations comme Oke-Agbede et Moriwi, aujourd'hui une bourgade d'une dizaine de milliers d'habitants...

Dans un premier temps, les moyens de transport restent certes rudimentaires et les connivences ethno-linguistiques compensent en partie les déracinements provoqués par des déplacements sur des distances finalement assez courtes. Le plus souvent, les nouveaux venus sont plutôt bien accueillis par leurs pairs yorouba. Intégrés au bout d'une ou deux générations, ils finissent par devenir des « enfants du pays », les *omo onile*. Quant à ceux qui arrivent avec leurs propres armées, les *ajeji*, ils obtiennent souvent des fonctions politiques et des titres honorifiques dans les royaumes où ils demandent l'asile¹⁴.

La proximité géographique ou culturelle, cependant, n'est pas toujours un élément déterminant de la réussite ou de l'échec de l'insertion urbaine de ces « proto-réfugiés » pré-coloniaux. En dépit des poncifs habituels sur une prétendue tradition d'hospitalité africaine, le brassage des populations n'est pas évident. Certains déplacés reproduisent intacts leurs quartiers à l'intérieur des villes plus ou moins cosmopolites qui se (re) constituent en période de guerre, à l'instar des Ekiti d'Isan, Apa et Otun ou des Igbomina d'Ila et Isanlu dans la forteresse d'Oko. À Ikere, par exemple, les réfugiés d'Ado et d'Ijero s'installent chacun à une extrémité de la ville ; à Abeokuta, les Owu s'établissent dans la

10. Olutoye O. & Olapade J.A., (1998), « Implements and Tactics of War Among the Yoruba », in Akinjogbin Adeagbo, (éd.), *War and Peace in Yorubaland, 1793-1893*, Ibadan, Heinemann Educational, p. 216.

11. Akintoye S.A., (1998), « Notes on the Ekitiparapo Fortress at Imesi-Ile, 1879-93 », in Akinjogbin Adeagbo, (éd.), *War and Peace in Yorubaland, 1793-1893*, Ibadan, Heinemann Educational, p. 256.

12. Alao Akin, (1992), « Two New Owu Settlements », in Falola Toyin & Law Robin, (éd.), *Warfare and diplomacy in precolonial Nigeria*, Madison, University of Wisconsin, African Studies Program, p. 73-7.

13. Olukoju Ayodeji, (1992), « The Siege of Oka, ca. 1878-1884 : A Study of resistance to Nupe Militarism in Northeastern Yorubaland », in Falola Toyin & Law Robin (éd.), *Warfare and diplomacy in precolonial Nigeria*, Madison, University of Wisconsin, African Studies Program, p. 107.

14. Oguntomisin G.O. & Falola T., (1998), « Refugees in the 19 th Century Yorubaland », in Akinjogbin Adeagbo (éd.), *War and Peace in Yorubaland, 1793-1893*, Ibadan, Heinemann Educational, p. 381-98.

partie sud-ouest. Il arrive alors que les nouveaux venus soient rejetés par les autochtones ou n'acceptent pas les autorités déjà en place, par exemple à Ogbomosho ou Ile-Ife.

Le cas des Modakeke à Ile-Ife est un des plus connus du genre car il a eu des prolongements jusqu'à aujourd'hui, mettant en évidence de nombreux conflits entre migrants et autochtones ou, pour reprendre une terminologie économique plus moderne, entre locataires et propriétaires¹⁵. Les Modakeke, en l'occurrence, sont des



Représentation de l'Oni en costume d'apparat, portant les symboles de sa souveraineté.

guerriers d'Oyo venus, en 1847, trouver refuge à Ile-Ife, où ils constituent bientôt une enclave à l'écart de la ville. À la fois craints et méprisés par les autochtones, qui les traitent d'esclaves *eru*, les « banlieusards » de Modakeke font figure de petit peuple du « bas Ife », *omo Isale-Ife* en yorouba. La cohabitation se fait d'autant plus mal que les réfugiés sont instrumentalisés par les autorités. En effet, le roi d'Ile-Ife, l'*ooni*, recrute des mercenaires Modakeke pour combattre ses opposants. Son assassinat, en 1849, déchaîne la vengeance des Ife

contre les Modakeke, qui réagissent en détruisant complètement la ville. Quatre ans après, la puissance montante de la région, Ibadan, en profite pour intervenir et imposer le paiement d'un tribut sous prétexte de calmer le jeu. Les Ife se rebellent alors et rejoignent en 1882 la coalition *Ekitiparapo* des Ekiti, des Ijesha, des Akoko et des Igbomina, ligués contre Ibadan. Naturellement, les Modakeke, eux, versent dans le camp adverse et, avec l'aide d'Ibadan, rasant de nouveau la ville!

Les interférences grandissantes de la Couronne britannique changent certes la donne en imposant, en 1886, la signature d'un traité de paix qui prévoit l'évacuation des Modakeke d'Ile-Ife. Ceux-ci font traîner les choses jusqu'à ce que les Ife commencent à réoccuper la ville en 1894. En 1909, les autorités coloniales décident de disperser les Modakeke sur Owu, Edunabon, Ede et Odeomu, des localités des environs. Mais la restauration d'un *ooni* conciliant permet, en 1922, le retour des Modakeke sur Ife et même la nomination d'un de leurs chefs coutumiers, l'*ogunsua*, qui participe à la gestion des affaires municipales. Les problèmes ressurgissent en fait avec le boom du cacao après la Seconde guerre mondiale, qui exacerbe les tensions foncières et marque l'entrée de la paysannerie dans une économie moderne. Auparavant, les propriétaires ife se contentaient, en guise de loyer, d'exiger des cultivateurs modakeke le versement d'un forfait, l'*ishakole*; dorénavant, ils réclament un paiement équivalent à 10 % du revenu de la récolte¹⁶. Des émeutes éclatent à ce propos en 1949.

À l'approche de l'Indépendance, la construction d'un État moderne et les rivalités pour le pouvoir donnent à la protestation une dimension administrative et pas seulement économique. À partir de 1957, les Modakeke se battent pour avoir leur propre collectivité locale. L'opposition se saisit de l'occasion pour appuyer leur demande et faire le plein de voix contre le parti dominant la région : d'abord l'AG (Action Group), puis l'UPN (Unity Party of Nigeria). La compétition politique et électorale aggrave les tensions et provoque de graves violences en décembre 1980, avril 1981 et juillet 1983, lorsque les Modakeke revendiquent un hôtel de ville pour leur quartier et refusent d'obéir aux autorités de la collectivité locale d'Oranmiyan Central, qui est contrôlée par les Ife.

Les nombreux remaniements de l'administration territoriale ne résolvent pas le problème. Le coup d'État de la Noël 1983, d'abord, conduit à supprimer

15 Albert Isaac Olawale, (1999), « Ife-Modakeke Crisis », in Albert Isaac Olawale & Otite Onigu (éd.), *Community Conflicts in Nigeria*, Ibadan, Spectrum Books, p. 142-83.

16. Cet *ishakole* marque surtout l'hommage du client à son patron et a une portée honorifique plus qu'une valeur monétaire. Symbole « rétrograde » d'une tradition « tribale », il sera officiellement supprimé en 1978, à l'occasion d'un décret militaire qui nationalise toutes les terres du pays.

la municipalité que les Modakeke venaient juste d'obtenir à la faveur d'élections qui, en août, s'étaient traduites par un changement de majorité et de gouverneur à la tête de l'Oyo (un des États de la fédération nigériane). En 1989, la junte militaire tente de régler la question en plaçant la plupart des Modakeke sous la coupe d'une nouvelle collectivité locale, Ife North, dont le chef-lieu se trouve à Ipetumodu. Cet arrangement ne satisfait ni les Ife ni les Modakeke. La création, en 1996, d'une autre collectivité locale, Ife East, n'est pas plus heureuse car l'emplacement de son chef-lieu, successivement transféré d'Enuwa à Modakeke puis à Oke-Ogbo, en territoire ife, suscite des troubles. Les affrontements, qui font 12 morts et 86 blessés en septembre 1997, se poursuivent tout au long de l'année 1998 et s'étendent aux villages environnants.

Les événements bouleversent la configuration des lieux et aboutissent à des résultats contraires de ce qu'on aurait pu attendre de l'insertion urbaine de si «vieux» réfugiés. Ife et Modakeke, en l'occurrence, se replient sur leurs fiefs ethniques ou partent à la campagne. Des mariages entre Ife et Modakeke sont même brisés en dépit du mélange des populations et des liens tissés en plus de cent ans. Les étudiants vivant en ville, pour leur part, doivent squatter les dortoirs surchargés du campus, à la périphérie, tandis que les autres communautés en présence vont trouver refuge dans des camps établis par les secouristes, en particulier les Églises protestantes comme les Adventistes du Septième Jour.

Une histoire longue modifiée par l'action humanitaire

Un tel continuum historique, depuis les guerres fratricides des Yorouba du XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui, nous oblige finalement à dépasser les cadres d'analyse trop restreints sur le plan spatial et temporel. La guerre a sur la ville des conséquences durables, qui marquent profondément les sociétés affectées par des

situations de crise. Le cas de Modakeke n'est sans doute pas aussi singulier qu'il en a l'air. L'Afrique tout entière connaît des villes de garnison et de conquête, de Khartoum à Fort Salisbury. Que l'on songe également à l'Asie et aux affrontements qui, au Pakistan par exemple, déchirent régulièrement Karachi entre les autochtones sindhi et les *mohadjirs*, arrivés au moment de la partition de l'Inde en 1947¹⁷. L'arrière-plan historique et politique de ces agglomérations n'est pas neutre; il nous incite notamment à reconsidérer les difficultés d'insertion des déplacés en milieu urbain, à une époque où les organisations internationales n'intervenaient pas pour secourir les victimes des conflits.

Pour autant, il ne faut pas se leurrer sur l'immuabilité des processus d'urbanisation de guerre. Indéniablement, la montée en puissance de l'action humanitaire a transformé le paysage des champs de batailles. Les procédures d'assistance, en l'occurrence, ont contribué à modifier les stratégies de fuite et orienter les routes de l'exode. Elles ont notamment fixé une bonne partie des populations déplacées dans des camps de réfugiés faisant figure de villes virtuelles à défaut de pouvoir transcender le caractère temporaire de l'aide et devenir des agglomérations pérennes, à l'image d'Ibadan autrefois¹⁸. L'encadrement des flux migratoires par des États modernes, pour sa part, a produit de nouvelles catégories de «réfugiés urbains» dans les villes déjà existantes : sans papiers, clandestins, apatrides, demandeurs d'asile en cours de régularisation, etc. Mais c'est là une tout autre histoire...

Marc-Antoine Pérouse de Montclos

17. *Libération*, 20/12/1994; Scholz F. (1986), « Karachi, an example of how to cope with refugee problems in Pakistan », *International Migration Review* vol. 24, n° 8, p. 309-20.

18. Pérouse de Montclos M.-A. & Kagwanja P. (2000), « Refugee Camps or Towns? The Socio-economic dynamics of the Dadaab and Kakuma camps in Northern Kenya », *Journal of Refugee Studies*, vol. 13, n° 2, p. 205-22.

Marc-Antoine Pérouse de Montclos est docteur en sciences politiques. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris (IEP) et chargé de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), il travaille sur les conflits en Afrique anglophone. Ses publications incluent, entre autres : *Le Nigeria, Paris, Karthala, 1994* ; *Violence et sécurité urbaines en Afrique du Sud et au Nigeria, un essai de privatisation : Durban, Johannesburg, Kano, Lagos et Port Harcourt, Paris, L'Harmattan, 1997, 2 vol.* ; *L'aide humanitaire, aide à la guerre?, Bruxelles, Complexe, 2001* ; *Villes et violences en Afrique subsaharienne, Paris, Karthala-IRD, sous presse.*
<perouse@ceped.ined.fr>

Les Annales de la recherche urbaine

N° 91 – Décembre 2001

VILLES ET GUERRES

Pierre Lassave, Anne Querrien	Villes et guerres	3
Albrecht Koschorke	Guerre et réforme urbaine au début du XXe siècle	6
Efi Markou	Militaires et urbanistes durant les années trente	18
Rémi Baudouï	De la menace atomique aux « conflits de faible intensité »	27
Jean-Louis Dufour	L'armée face à la ville	35
Patrice Gourbin	Découverte et protection du patrimoine ancien du Havre	43
Florine Ballif	Belfast : vers un urbanisme de paix ?	53
B. Cindric, M. Serdarevic, J. Duriau	<i>L'expérience d'European à Sarajevo</i>	61
Éric Verdeil	Reconstructions manquées à Beyrouth	65
Christine Delpal	La Corniche de Beyrouth, nouvel espace public	74
Sylvaine Bulle	Les villes palestiniennes entre passé colonial et avenir incertain	83
Nava Méron	La Bande de Gaza en cartes	92
Élisabeth Dorier-Apprill	Un cycle de guerres urbaines à Brazzaville	101
M.-A. Pérouse de Montclos	Perspective historique sur la guerre et la ville en Afrique de l'Ouest	111
Donny Merteens	Populations déplacées en Colombie et insertion urbaine	118
Michel Agier	De nouvelles villes : les camps de réfugiés	128
Dominique Leblond	L'imaginaire habitant dans les camps de la WRA	137
André Guillerme	Villes passagères, villes assiégées au XVIIIe siècle	144
Couverture : Grozny, 1996 Stanley Greene/Vu	Notes de lecture	156
	Résumés des articles, <i>Summaries</i>	168
	Informations, index, numéros à paraître, abonnements	172

reconnaît pourtant ses formes stratifiées par les conquêtes coloniales successives depuis le XVIIIe siècle. Éclatée entre les colonies d'implantation, les camps de réfugiés et les projets de rénovation qui s'emparent de la mémoire ottomane comme argument marchand, l'urbanité palestinienne reste aujourd'hui indéfinissable. Territoire à défendre ou à conquérir, elle est le lieu de synthèse introuvable entre guerre et rêve national.

Nava Méron

La Bande de Gaza en cartes

Les représentations cartographiques de la Bande de Gaza, zone israélo-palestinienne soumise aux accords d'Oslo, ne sont pas neutres. Les signes d'identité territoriale sont ainsi plus fournis et diversifiés dans le quotidien *Le Monde* que dans le quotidien israélien *Ha'aretz*. Le magazine *Manière de voir* concentre l'information à l'intérieur du périmètre de la Bande, tandis que la revue *Urbanisme* traite l'espace local comme un ensemble d'opérations d'aménagement projetées. La meilleure des cartes serait celle qui indiquerait non seulement le statut politique de chaque territoire mais encore son utilisation sociale.

Elisabeth Dorier-Apprill

Un cycle de guerres urbaines à Brazzaville

À Brazzaville, ces dix dernières années, les violences politiques se sont transformées en guerre urbaine généralisée en prenant le référentiel ethnique comme flambeau. La bipartition culturelle et politique entre les « gens du nord » et les « gens du sud » éclate en multiples guérillas fratricides opposant des jeunes miliciens aux appartenances ethniques de circonstances. La ségrégation urbaine fait qu'une partie de la ville vit pendant que l'autre s'entretue.

Marc-Antoine Pérouse de Montclos

Perspective historique sur la ville et la guerre en Afrique de l'Ouest

Le cas du Nigeria

Bien avant la colonisation moderne, la ville en guerre dans l'Afrique subsaharienne a connu toutes les figures du genre à l'ins-

tar de l'Europe médiévale. A la fin du XVIIIe siècle au Nigeria, l'empire Yoruba transforme la géographie urbaine au gré des razzias et des exodes. La colonisation puis les indépendances nationales n'ont fait qu'ajouter aux difficultés d'intégration urbaine de populations déplacées mais destinées cependant à refonder les villes.

Donny Meertens

Populations déplacées en Colombie et insertion urbaine

En Colombie, la population civile est depuis longtemps soumise à la violence endémique des groupes armés. Chez les communautés rurales terrorisées, l'exode urbain s'impose comme voie de survie. A Bogota, aux avant-postes de l'intégration urbaine, les femmes trouvent plus facilement que les hommes le gain-pain pour faire vivre la famille déplacée. Les hommes au chômage forcé se révèlent à l'inverse plus endurants que les premières pour toutes démarches administratives nécessaires au relogement voire au retour vers la communauté.

Michel Agier

De nouvelles villes, les camps de réfugiés

Éléments d'ethnologie urbaine

Créés dans l'urgence comme un dispositif de protection visant à assurer la sécurité physique, alimentaire et sanitaire de toutes sortes de rescapés des guerres, les camps de réfugiés agglomèrent des dizaines de milliers d'habitants pour des périodes en général beaucoup plus longues que celle de l'urgence. La description des camps de Dadaab, au nord-Est du Kenya, montre trois ébauches d'une forme probable de vie urbaine : ébauches d'une symbolique des espaces, d'une différenciation sociale et d'un changement identitaire dans le nouvel échiquier ethnique de l'exil. Le camp de réfugiés peut-il alors devenir une ville au sens d'un espace de sociabilité urbaine, une *urbi*, et d'un espace politique, une *polis*?

Dominique Leblond

L'imaginaire habitant dans les camps de la War Relocation Authority États-Unis (1942-1946)

Au cours de la Seconde guerre mondiale aux États-Unis, une centaine de milliers

de membres de la communauté japonaise furent regroupés et répartis dans des camps aux confins des déserts de l'Ouest américain. Les espaces militaires de l'internement furent progressivement réappropriés par les habitants au travers de décorations et d'inscriptions affirmant une autre identité que celle du matricule. Les autorités carcérales cédèrent devant ces manifestations de résistance qui préluèrent cependant à la réintégration urbaine.

André Guillaume

Villes passagères, villes assiégées au XVIIIe siècle

L'aménagement du territoire frontalier du Nord-Est entre 1770 et 1790

Art, science et technique de capture des places fortes au siècle des Lumières, la poliorcétique a inventé la « ville passagère », vaste campement assurant l'arrière du siège de la ville ennemie. « Ancres sacrées qui sauvent les États », les places de guerre font plus ville que les autres : d'assiégées, elles deviennent assiégeantes. Les successeurs de Vauban développent à travers leurs dispositifs militaires une programmation de l'espace et du temps qui prélude à l'aménagement du territoire contemporain.

CITIES AND WARS

Albrecht Koschorke

War and urban reform early in the XXth century

A desire for cleansing

The outbreak of the First World War was met with enthusiasm in Germany, as a salutary, cleansing event in a context of decadent civilization. The traumatism that followed the apocalypse gave rise to a desire to use a clean slate approach to the chaotic city, with the Bauhaus in architecture. After the second world conflict, planning for urban reconstruction remained marked by this history of cleansing as an entry into modernity.

the political status of each territory but also its social use.

Elisabeth Dorier-Apprill
A cycle of urban wars in Brazzaville

In the past ten years in Brazzaville, political violence has turned into all-out urban war that has taken the ethnical reference framework as its guiding light. The generalized cultural and political bipartition between «northerners» and «southerners» is breaking out into innumerable fratricidal guerrilla wars opposing young militiamen whose ethnic origins are coined for the occasion. Urban segregation means that some sections of the urban population are living while others are killing one another.

Marc-Antoine Pérouse de Montclos
A historical perspective on the city and war in West Africa
The case of Nigeria

Long before modern colonization, the city at war in Sub-Saharan Africa experienced all the classic examples of this type of situation, as did medieval Europe. At the end of the XVIIIth century in Nigeria, the Yoruba empire transformed urban geography through razzias and exoduses. Colonization and then national independence merely added to the urban integration difficulties of displaced populations who were nonetheless destined to re-found cities.

Donny Meertens
Displaced populations in Colombia and urban integration

In Colombia, the civilian population has long been exposed to the endemic violence of armed groups. In terrorized rural communities, the flight from the city is vital to survival. In Bogota, at the outposts of urban integration, women find jobs more easily than men to support the displaced family. But men in a situation of enforced unemployment are more persevering than these women for all the administrative steps that will enable them to be re-housed or to reintegrate the community.

Michel Agier
New cities, refugee camps
Components of urban ethnology

Refugee camps, which have been set up as an emergency system to protect all kinds of war survivors and ensure their physical, food and sanitary safety, crowd tens of thousands of inhabitants together for periods generally much longer than the emergency period itself. Descriptions of the camps in Dadaab, in the north-east of Kenya, show three examples of the beginnings of a probable form of urban life: the beginnings of a symbolic organization of space, social differentiation and an identity change in the new ethnical chequer board of exile. Can the refugee camp then become a city taken as an urban sociability space, an urbi, and a political space, a polis.

Dominique Leblond
The internee dreamworld in the War Relocation Authority camps

United States (1942-1946)

During the Second World War in the United States, a hundred thousand members of the Japanese community were grouped together and relocated in camps on the fringes of the deserts of Western America. The military internment areas were gradually reappropriated by the inhabitants through decorations and inscriptions affirming another identity to that of the registration number. The prison authorities gave way these demonstrations of resistance that nonetheless heralded urban reintegration.

André Guillerme
Transient cities, cities under siege in the XVIIIth century
Frontier-zone land use planning in the North-East between 1770 and 1790

Siegecraft, the art, science and technique of capturing strongholds in the Age of Enlightenment, invented the «transient city», a sprawling encampment to protect the rear of the siege on the enemy city. Strongholds, «last hopes that save States», are more like cities than the real thing; they go from being the besieged to being the besiegers. Through their military resources, Vauban's successors have developed space and time programming that heralds contemporary land use planning.

Traduction de Valérie Jacob